



Si vous pouviez lécher mon cœur
Joueurs, Mao II, Les Noms
Revue de presse

«Joueurs, Mao II, les Noms», la terreur est humaine

Après «2666», Julien Gosselin adapte cette année trois œuvres de Don DeLillo dans un marathon romanesquo-théâtral, avec en fil rouge la société américaine, son consumérisme à outrance et le rapport qu'elle entretient au monde. Les parties sont inégales, mais le tout est magistral.

Par
**ÉLISABETH
FRANCK-DUMAS**
Envoyée spéciale à Avignon

Les rumeurs couraient depuis le matin, le spectacle durait non pas huit heures mais dix, il n'y aurait pas d'entracte... L'effervescence disait l'impatience de l'attente (mêlée de quelque effroi) pour le nouveau marathon romanesquo-théâtral de Julien Gosselin, qui s'était magistralement attaqué il y a deux ans au livre monstre du Chilien Roberto Bolaño, *2666*, et qui samedi soir remettait le couvert à la Fabrice en escaladant le monument des lettres américaines Don DeLillo par la face Nord, avec l'adaptation de trois brillants romans, *Joueurs*, *Mao II* et *les Noms*. Trois spectacles distincts mais aux échos nombreux, dont la matière

première, brassée de réflexions vertigineuses sur le langage et la civilisation, l'intime et le politique, le vide au cœur de la société américaine et ses répercussions sur le reste de la planète livrent rien moins qu'un état du monde n'ayant nullement perdu de son tranchant (les livres datent respectivement de 1977, 1991 et 1982).

Le résultat, inégal dans ses parties et magnifique dans son ensemble, fut une haletante course d'étapes pour les comédiens et musiciens *œuvrant* en continu (salut à eux) et aussi un peu, il faut le reconnaître, pour les spectateurs, même si entendons-nous bien, dix heures chez Gosselin passent mille fois plus vite que deux heures chez tant d'autres. Il y eut non pas des entractes mais des intermèdes (un cabaret chinois, puis la lecture de *la Faucille et le Marteau* du même DeLillo). Au sortir de la

chose et dans un état d'apesanteur exaltée, l'on ne pouvait que se réjouir de la singularité de la place occupée par Julien Gosselin dans le paysage théâtral français, sa manière de foncer tête baissée dans les défis les plus fous, de les mettre en forme avec cette énergie et cette intelligence, cette plastique reconnaissable qui, si elle commence par chiffonner un peu en début de parcours, trouve sa justesse et son souffle à mesure que se déploie l'ensemble.

ORALITÉ FRÉNÉTIQUE

Car *Joueurs*, le plus «pop» des épisodes, aussi le premier, est sans doute le moins convaincant. Il se déclare ouvertement comme «film» à son générique d'entrée, et sa première longue moitié, à l'esthétique marquée *seventies*, se déroule entièrement sur un immense écran aux coins arrondis. Y

est projeté un film réalisé en direct qui se compose de longs plans-séquences entrecoupés de fondus au noir et met en scène les actions de comédiens s'agitant hors de la vue du public, derrière un haut mur, dans un décor constamment recomposé dont la variété témoigne de l'inventivité du scénographe Hubert Colas.

Ce film décrit deux intrigues parallèles, déclenchées par la lente implosion d'un couple – il est trader et travaille au World Trade Center (joué par Denis Eyriey avec un charisme animal), elle est employée par un organisme de «gestion du deuil» dans le même immeuble, mordante ironie de DeLillo. La vacuité de leur existence, les aléas de leur parcours servent à ausculter le consumérisme américain, son oralité frénétique, ces marqueurs du néant au cœur de l'Empire, et leur rapport inévitable à la violence. Le très long détour par le film, souligné par la présence répétée de fumée venant matérialiser le faisceau de projection au-dessus des têtes, n'est pas un tic, pas gratuit, et pas non plus la reconduction

tacite de l'esthétique de Gosselin, connu pour son usage généreux de la vidéo. Le matériau sert un questionnement sur la représentation, et par exemple sur la fascination quasi érotique de l'imagerie révolutionnaire, peut-être la seule capable de répondre aux démonstrations de puissance de l'imagerie états-unienne: au hasard ces extraits d'archives documentant la construction du World Trade Center et renvoyant à la face du monde cette omnipotence (cet hubris?), avec le résultat qu'on saura. La manière dont la mise en scène le souligne, ses références et emprunts réussis à Godard (notamment la longue scène du train de la *Chinoise* avec une formidable

Victoria Quesnel), tout cela est très intelligent, et donc si ça cloche, ce n'est pas tant dans la nature ouvertement filmique du projet que parce que cette urgence, cette frénétique mélancolie qui habitait de manière tout à fait à propos 2666 et dont il ne faudrait pas qu'elle devienne la «marque» Gosselin, colle moins bien à la manière calme et réfléchie de DeLillo. Harangues hurlées dans le micro sur fond de boucles musicales ascensionnelles, comme si le temps allait manquer: voilà qui convenait à la course contre-la-montre de 2666, œuvre écrite contre la mort, mais qui dessert les patientes et brillantes constructions de DeLillo, sa radicalité posée, sa manière calme de sonder la folle américaine.

EMPRESSEMENT JALOUX

Autre tonalité dans *Mao II*, plus réussi et plus assourdi (hormis cette stridente ouverture...), dont le lien thématique avec *Joueurs* ne s'exprime pas seulement par la figure de Mao et le terrorisme, mais aussi par cette expression d'un besoin d'absolu qui mine l'époque en manque de grands récits. Au cœur de la pièce, un écrivain mythique, Bill Gray, interprété par Frédéric Leidgens, tout en mystère et retenue, qui vit reclus depuis un bail, n'a rien publié depuis vingt-trois ans et qu'une photographe a convaincu de se laisser tirer le portrait. Un jeune couple s'occupe de lui avec un empressement jaloux, faisant du romancier le double inversé d'un jeune poète inconnu, retenu en otage par un groupe terroriste à Beyrouth. A travers des scènes jouées au plateau et retransmises sur écran, leurs destinées vont se croiser, livrant au passage une méditation accomplie sur le pouvoir des images et le rôle des romanciers, «en passe de devenir des



Avec *Joueurs*, *Mac II*, *Les Noms*,
Julien Gosselin livre sûrement
l'un des spectacles les plus
marquants du festival d'Avignon.
PHOTO CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE
HANS LUCAS

effigies au moment où décroît leur influence culturelle», et cela au profit des terroristes. Que les récits et peurs terroristes aient infiltré le plus profond de nos consciences, l'on s'en souvient en lisant quelques phrases du livre s'écrivant à l'écran, qui évoquent en une poignée de mots (la cagoule, le prisonnier) une situation dont on s'étonne qu'elle nous soit si familière, et depuis si longtemps. Mais ce qui a sans doute intéressé Gosselin dans *Mao II*, et qui se dévoile de manière poignante, c'est encore et toujours la figure de l'écrivain. Prenant quelques libertés avec le texte d'origine, la mise en scène fait revivre Gray aux ultimes moments, magnifique clôture qui dit ce que l'on sait, et que la mise en scène de 2666 disait déjà, ce témoignage fervent que les grands écrivains ne meurent jamais.

Le spectacle montant en puissance, *les Noms* en forme le point d'orgue, solaire et limpide, et le fait presque par surprise, étant inspiré du seul des trois romans présentant une menace immédiate et explicite, qui aurait justifié une tonalité apocalyptique. Mais des trois œuvres, *les Noms* est aussi sûrement celle qui a le plus droit au titre de chef-d'œuvre, et la mise en scène

très dépouillée, notamment l'évocation de la Grèce par des rideaux orange et des néons, entre éblouissement et épure, lui rend magistralement justice.

SON DU RESSAC

A Athènes, des expatriés américains, certains revenus d'un Moyen-Orient où la situation s'est tendue à leur égard, vivent leur existence opaque et paranoïaque de banquiers ou «*d'assesseurs de risques*», alors qu'une mystérieuse secte se livre à des assassinats rituels dans la région. Ce sont les années 80, «*le prix du pétrole est l'index d'angoisse du monde occidental*», et le running gag de la bande, prononcé dès le retour de l'un d'eux d'un voyage dans une zone trouble de la région, c'est: «*Est-ce qu'on tue des Américains là-bas?*»

Les scènes de groupe sont ici merveilleusement rendues, les calmes dîners patiemment filmés au son du ressac de la mer font place à une scène de fête dérapant dans une violence sourde, et James, son personnage central, incarné avec grande intelligence par Adama Diop, navigue dans une poignée d'univers lui permettant de sonder,

encore et toujours, la place et l'influence des Etats-Unis dans le monde, leur rapport aux pays qu'ils soumettent. James mène aussi l'enquête sur les meurtres, qui pourraient être liés aux lettres de l'alphabet, et la pièce livre une profonde méditation sur le langage, ses rapports au pouvoir et à la barbarie, la civilisation et la religion. Le glaçant épilogue, qui revient à l'une des sources du mal américain, son mysticisme dévoyé, entrouvre une porte sur la rédemption, qui viendra par l'écriture. «*Le moyen de conjurer la mort est la mort*», dira un des personnages. Le moyen de conjurer le néant est la création, semblent répondre le livre et la pièce. Et se referme ainsi l'une des aventures théâtrales les plus marquantes qui nous sera sans doute donné de vivre lors de ce Festival. ◀

JOUEURS, MAO II, LES NOMS

d'après DON DELILLO m.s. JULIEN GOSSELIN avec Adama Diop, Noémie Gantier, Frédéric Leidgens, Victoria Quesnel... Jusqu'au 13 juillet à la Fabrica puis en tournée, notamment du 17 novembre au 22 décembre à l'Odéon à Paris dans le cadre du Festival d'automne.

Avignon Le spectacle monstre de Julien Gosselin

Avec « Joueurs, *Mao II*, Les Noms », d'après Don DeLillo, Julien Gosselin propose un superbe marathon de dix heures, comme les affectionne Avignon

PAGE 20

Julien Gosselin et son spectacle monstre

Avec les dix heures de « Joueurs, *Mao II*, Les Noms », le metteur en scène offre une expérience magnétique

THÉÂTRE

AVIGNON - envoyée spéciale

Les mots qui tuent, et les mots qui sauvent. Les voilà, les vedettes de ce *Festival d'Avignon*. En ouvrant, le 6 juillet, avec *Thyeste*, de Sénèque, mis en scène par Thomas Jolly, et, le 7 juillet, avec *Joueurs*, *Mao II*, *Les Noms*, la trilogie d'après Don DeLillo conçue par Julien Gosselin, la 72^e édition de la manifestation créée par Jean Vilar pose d'emblée une passionnante réflexion sur les liens entre la violence, les mots et les images.

Difficile de ne pas les voir en regard, ces deux spectacles d'ouverture, que signent deux trentenaires d'aujourd'hui. Comme s'ils dessinaient un arc temporel entre l'antiquité romaine de Sénèque et notre monde contemporain, tel que le dissèque l'Américain DeLillo. Un embrassement du temps de notre civilisation, avec ses permanences et ses évolutions : la même tragédie, avec des moyens nouveaux.

Avec *Joueurs*, *Mao II*, *Les Noms*, Julien Gosselin offre aussi un de ces marathons de théâtre comme on aime à les vivre à Avignon : dix heures de spectacle sans temps morts – et sans entractes « officiels », le public étant invité à entrer et sortir à sa guise –, immersives, inégales, râpeuses, folles. Le spectacle-monstre de ce festival, à décantation lente. On y entre à 15 heures, sous le soleil brûlant, on en sort à la première heure du matin, sonné, halluciné, abasourdi, désorienté et heureux de l'être. Loin d'être un spectacle parfait, un objet bien calibré, *Joueurs*, *Mao II*, *Les Noms*, qui était encore un peu un *work in progress* à la première, s'offre comme une expérience : un

champ magnétique où la violence, les mots et les images s'aimantent et se repoussent.

C'est elle, la violence politique, dans ses diverses manifestations étatiques, économiques et terroristes, qui constitue le fil rouge le plus évident de cette équipée sauvage. Mais avec Don DeLillo, avec ces trois romans écrits entre 1977 et 1991, Julien Gosselin va forer beaucoup plus profond : dans l'intimité des êtres, et dans une dimension infiniment mystérieuse et secrète, qui sonde les nouvelles formes de sacré à même de s'opposer à la pulsion de meurtre – ou de collaborer avec elle.

Et il faut saluer, tout d'abord, l'intelligence magistrale, l'originalité du choix de Julien Gosselin – après celui d'adapter *2666*, de Roberto Bolaño, en 2016 – dans le montage de ces trois romans. C'est bien un parcours qu'il propose, d'un livre à l'autre, dans ce temps qui bascule dans la post-modernité.

Dans *Joueurs*, livre opaque, oppressant, un jeune tradeur du stock exchange bascule, par vide existentiel et spirituel, du côté d'un réseau terroriste d'extrême gauche, tout en le trahissant. Dans *Mao II*, un écrivain culte, Bill Gray, qui vit terré depuis des années – double assez évident de DeLillo lui-même – part à Beyrouth, pour tenter de sauver un jeune poète pris en otage par un groupuscule maoïste. Dans *Les Noms*, un cadre d'une multinationale américaine, expatrié à Athènes, voit sa tranquillité troublée par une série de meurtres étranges, qui semblent commis selon une codification alphabétique insensée.

C'est elle, l'écriture, qui est le personnage principal de ce spectacle, elle qui en est le sujet cen-

tral, dans la mesure où elle représente – représentait ? – une forme de sacré capable de s'opposer au fanatisme, quel qu'il soit. Elle qui est mise en majesté, dans ce fleuve d'images et de sons qui fait montre d'un déploiement formel impressionnant, même si tout n'était pas « boutonné », comme on dit, à la première du 7 juillet.

Les mots, une arme fragile

Le travail sur l'image, notamment, est ici particulièrement marquant, beaucoup plus abouti et recherché que dans *2666*, et ces images occupent une place énorme dans le spectacle, où de longues scènes sont jouées hors champ, derrière les vastes écrans qui occupent la place du quatrième mur – cette barrière invisible qui sépare la scène de la salle. Même réussite du côté de la bande-son à dominante électro.

Alors, même si les trois parties ne sont pas réussies de manière égale – la deuxième, *Mao II*, est tout simplement admirable, la première, *Joueurs*, abordée de manière trop parodique, la troisième, *Les Noms*, encore fragile dans sa conception –, le torrent vous emporte, dans sa puissance irréductible. Il emporte d'autant plus qu'il est lancé à plein régime par une équipe d'acteurs exceptionnelle, digne des plus grandes troupes d'Europe. Impossible de les citer tous, ils sont treize sur le plateau, mais on soulignera que les filles de la bande s'affirment comme des actrices de premier plan, notamment Carine Goron, qui offre un des moments inoubliables du spectacle, en jeune mariée de la secte Moon.

Et puis il y a Frédéric Leidgens, acteur d'une poésie et d'une étrangeté sans pareilles. Depuis *2666*, il peaufine son personnage

d'écrivain-intellectuel impuis-
sant face à une nouvelle forme de
barbarie. En lui repose le cœur se-
cret et battant du spectacle, là où
Don DeLillo rejoint Sénèque : face
à un monde indéchiffrable, quels
symboles, quel langage inventer ?

Plus qu'une archéologie du ter-
rorisme, la trilogie DeLillo s'offre
comme une fouille au sein des
moyens que l'homme imagine
pour décrypter un monde opa-
que, tenter de le mettre en forme.
Avec une interrogation majeure :

l'image, omniprésente désormais
dans nos vies, comme dans le
spectacle, peut-elle vraiment
jouer le même rôle que les mots,
le langage, ce que DeLillo appelle
« les noms » ? Les mots ont tou-
jours été une arme fragile, face à
la pulsion de mort. Mais ils sont
toujours là, il y a toujours un en-
fant, comme le petit Tap, dont le
texte plein de fautes d'orthographe
clôt le spectacle, pour être re-
découverts, et pour raconter le
monde, seule manière de l'habi-

ter pleinement. ■

FABIENNE DARGE

*Joueurs, Mao II, Les Noms,
d'après Don DeLillo. Adaptation
et mise en scène : Julien Gosselin.
Festival d'Avignon, La Fabrica, à
15 heures (durée 10 heures).
Jusqu'au 13 juillet. Tournée à
Valenciennes, Lille, Paris (Festival
d'automne, Odeon-Théâtre de
l'Europe), Hambourg, Annecy,
Anvers. Brest. Rennes...*

« Joueurs,
Mao II,
Les Noms »,
d'après
Don DeLillo.

PASCAL GELYHAN S LUCAS



Avignon : la déflagration Julien Gosselin-Don Delillo

Jeune trentenaire, en revenant à la Fabrica avec son adaptation de trois romans de l'écrivain américain Don Delillo servie par une équipe aguerrie, Julien Gosselin s'affirme comme le meilleur metteur en scène de sa génération. Et pas seulement. Un souffle, une puissance, une maturité, un tutoiement du monde qui emportent tout. Un géant. Son rêve : s'installer dans sa ville, Calais.



Scène de "Joueurs Mao II Les Noms" ©
Christophe Raynaud de Lage

Quand les spectateurs pénètrent dans la Fabrica, la belle salle construite au-delà des remparts de la ville, nombreux sont ceux qui se souviennent avoir vu là il y a deux ans *2666*, l'adaptation du roman fleuve et pourtant inachevé de Roberto Bolaño (lire [ici](#)) par [Julien Gosselin](#). Parmi eux, certains avaient aussi vu précédemment au Festival ou ailleurs *Les Particules élémentaires* d'après Houellebecq (lire [ici](#)).

Quand on croise un metteur en scène de cette trempe, flanqué de la compagnie-troupe Si vous

pouviez lécher mon cœur qui s'est auto-constituée autour de lui à la sortie de l'école du Théâtre du Nord à Lille, on ne le lâche plus. C'est pour la vie.

Alors c'est avec avidité que vous allez découvrir son nouveau spectacle, *Joueurs Mao II Les noms*, un titre qui accole trois titres de romans de l'écrivain américain [Don Delillo](#). Entrés dans l'antre à 15h, on en sortira vers une heure du matin, comblés, ébloui, merveilleusement exténué. Près de dix heures de spectacle sans entracte mais avec des intermèdes qui vous laissent le temps de sortir, de vous restaurer, de cloper, un peu comme Bob Wilson l'avait fait pour *Einstein on the beach*. Ce dispositif, cette durée ne sont ni une coquetterie, ni une performance, mais un accomplissement.

On s'attarde dans la nuit doucement chaude au sortir de ces dix heures passées dans une salle climatisée. On est heureux d'être là, de partager un unanime contentement avec ceux (la grande majorité) qui sont restés jusqu'au bout pour faire un triomphe aux acteurs, musiciens, vidéastes et techniciens saluant ensemble. Gosselin apparaît enfin, aisément reconnaissable à sa quasi-calvitie précoce. Son regard croise celui de José Alfarobba qui, alors qu'il dirigeait le Théâtre de Vanves, avait accompagné la première venue en région parisienne du natif de Calais. Le théâtre est fait de complicités. Plus tard, entouré de quelques amis, Gosselin dira que ce que l'on a vu n'est pas une première représentation, mais une dernière répétition générale. Insatisfait endurci, il aura maugréé pendant toute la représentation mais à la fin il avouera avoir été content, etc. Des choses comme cela que l'on dit quand la fébrilité et la fragilité vont de paire. Achevé là devant nous lors de cette première qui en reste une, le spectacle va tourner dès septembre et toute la saison prochaine et plus encore, il se bonifiera tout en se débarrassant de quelques scories. Broutilles. C'est, sans conteste, un spectacle exceptionnel.

Pendant dix heures, le théâtre a dialogué constamment avec nous, avec notre intimité et notre époque, avec ce qui nous honore et ce qui nous déshonore, avec nos vies faites d'amour, de sexe, de solitude, de vacuité, de peur et de terreur, et avec tout ce qui traverse et a traversé notre temps : terrorisme, communisme, capitalisme, libéralisme, avec la porosité qui relie la violence domestique à la violence planétaire.

Ce double mouvement est à l'œuvre dans les romans jamais linéaires de Don Dellilo que Gosselin lit depuis longtemps. Il entretient aussi, j'en suis sûr, un dialogue permanent avec Jean-Luc Godard. C'est d'ailleurs le seul écart explicite que Gosselin s'autorise dans sa traversée de l'univers du romancier américain : deux

acteurs rejouent la fameuse scène du train dans *La Chinoise* entre la jeune Anne Wiazemski coiffée de la casquette noire des révolutionnaires chinois, étudiante qui veut passer à l'action, et l'écrivain-professeur Francis Jeanson (ancien porteur de valises pour le FLN) disant quitter Paris pour aller en Bourgogne faire ce qu'il nomme de l'action culturelle. Il est piquant de voir cette scène rejouée à un kilomètre ou deux de la Cour d'honneur du Palais des papes où le film *La Chinoise* fut projeté sur grand écran pendant le festival 1967.

Joueurs date de 1977, *Les Noms* de 1982, *Mao II* de 1990 ; trois romans traduits en français au début des années 90 par Marianne Véron et publiés chez Actes Sud (disponibles en poche chez Babel). Ils racontent des histoires de leur époque : l'ennui d'un couple new-yorkais au cœur du libéralisme et la radicalité d'un groupe qui veut faire sauter le *Stock exchange* (*Joueurs*), des hommes d'affaires et des couples explosés qui se croisent à Athènes dans une région en crise et une secte qui choisit et tue ses victimes selon des règles obscures régies par l'alphabet (*Les Noms*), un vieil écrivain qui vit caché auprès d'un admirateur qui le rudoie, une photographe qui parvient à lui rendre visite et un occidental otage d'un groupe terroriste moyen-oriental (*Mao II*) ; deux histoires qui se croisent comme les précédentes. Gosselin choisit un ordre qui ne tient compte ni de l'ordre de parution, ni de la chronologie des faits. Son ordre est rythmique, musical, spatial et poétique, enchâssant l'histoire plus simple et plus l'intime ou, si l'on veut plus « européenne », de *Mao II* entre les deux autres aux scènes de groupe plus nombreuses.

De spectacle en spectacle, l'écriture scénique de Gosselin, costaud dès le départ, à l'image du physique de celui-ci, s'affirme en s'affinant et en se radicalisant autour d'un élément qui la fonde : le présent de la représentation. La création musicale (Rémi Alexandre, Guillaume Bachelé, Maxence Vandevelde) de plus en plus impressionnante et envoûtante est jouée en direct, le filmage vidéo, *live* lui aussi (Jérémy Bernaert et Pierre Martin) et sa mise en scène atteignent une dextérité et une souplesse optimum, autant d'images projetées sur un écran qui est aussi une page où les mots (titres, slogans) surgissent en lettres capitales et où les extraits de textes défilent comme sur un prompteur. N'oublions pas les lumières de Nicolas Joubert qui travaillent les ombres et les arrière-cours avec doigté et la scénographie complice de Hubert Colas. N'oublions pas, il va sans dire, les acteurs qui de spectacle en spectacle gagnent eux aussi en puissance : outre les trois musiciens qui sont aussi des acteurs, Adama Diop, Joseph Drouet, Denis Eyriey, Antoine Ferron, Noémie Gantier, Carine Goron, Alexandre Lecroc-Lecerf, Frédéric Leidgens, Caroline Mounier et Victoria Quesnel qui sont aussi des machinistes.



Scène de "Joueurs Mao II Les Noms" © Christophe Raynaud de Lage

Dans cette trilogie qui pourra se décliner en trois spectacles au soir le soir, Gosselin pousse très loin le parti pris filmique dans la première partie (les acteurs sont filmés en direct mais on ne les voit pratiquement pas), pour trouver un équilibre en noir et blanc dans la seconde avant de réinvestir le théâtre dans la dernière partie avec en particulier deux scènes exceptionnelles de pur théâtre, la première avec un corps sanguinolent, la seconde mettant en scène l'immense Frédéric Leidgens dans un monologue d'une adresse simple, sublime,

propageant comme le feu la puissance poétique que peut atteindre l'écriture de Don DeLillo.

L'une des forces de l'écrivain américain, et Gosselin la fait sienne, c'est de parler légèrement des choses graves et d'imbriquer l'intime et le planétaire dans un art de la conversation qui est le principal point de

liaison entre le théâtre, le cinéma et le roman. Voici à titre d'exemple significatif un dialogue extrait de *Mao II* qui figure dans le spectacle (du moins en partie) et en cadre l'un des enjeux :

« - *Ce que les terroristes gagnent, les romanciers le perdent. Le degré auquel ils influencent la conscience de masse est à la mesure de notre déclin en tant qu'architecte de la sensibilité et de la pensée. Le danger qu'ils représentent égale notre propre échec à être dangereux.*

- *Et plus nous voyons la terreur clairement, moins nous ressentons l'impact de l'art.*

- *Je pense que la relation est intime et précise, pour autant qu'on peut mesurer ce genre de choses.*

- *Très sympathique, en effet.*

- *Vous trouvez ?*

- *Absolument merveilleux.*

- *Beckett est le dernier écrivain à modeler notre manière de voir et de penser. Après lui, l'œuvre majeure implique des explosions en plein ciel et des immeubles qui s'écroulent. Telle est la nouvelle narration tragique.*

- *Et c'est difficile, quand ils tuent et mutilent, parce que vous les voyez, franchement, comme les seuls héros possibles de notre temps.*

- *Non, répliqua Bill.*

- *Leur façon de vivre dans l'ombre, de vivre délibérément avec la mort. Leur façon de détester beaucoup de choses que vous détestez. Leur discipline et leur ruse. La cohérence de leurs vies. Leur façon d'exciter, ils excitent l'admiration. Dans les sociétés réduites au flou et au superflu, la terreur est le seul acte significatif. Il y a trop de tout, plus de choses, de messages, de significations que nous ne pourrions en utiliser pendant dix mille vies. »*

Après une courte nuit, depuis mon réveil le spectacle me revient dans le désordre et c'est bien ainsi. Des images, des sons, des corps, des phrases. C'est mental, c'est physique, c'est un frémissement. Je me souviens d'Owen, ce personnage qui vers la fin de la troisième partie *Les Noms*, peu avant l'achèvement du périple, pose la question : « Vous allez tous mourir ici ? » Je retrouve la réponse que fait Emmerich à Owen p.401 (Babel). « Je ne pense pas que Singh meure. Il s'en tirera par la ruse. Bern mourra. Les deux autres aussi sans doute. Mais à mon avis pas moi. J'ai appris trop de choses sur moi-même. » On a envie d'en dire autant. Tôt ou tard, un personnage de Delillo se glisse en nous et nous accompagne dans les coulisses du spectacle du monde et de notre nombril. Et Gosselin qui nous tient la main joue les intercesseurs avec ses acteurs.

Il faut en finir. Avec comme souvent devant un spectacle monstrueux le sentiment de n'avoir rien dit ou presque. Il y a de la tristesse dans l'air comme toujours, celle de la finitude de toute chose, mais ça vaut le coup, oh oui, de rater cet article comme dirait Beckett, pour le rater mieux encore. Il est bientôt 15 heures, hier le spectacle allait commencer. Aujourd'hui, il est temps d'appuyer sur la touche « publier ».

Post-scriptum, l'envie de recopier ces mots de Jacques Rancière (extraits d'un entretien avec Nicolas Truong publié dans *Le Monde* daté du 6 juillet) et de les déposer au pied du spectacle de Gosselin :

« L'idée que le théâtre fournirait des armes critiques destinées à favoriser une prise de conscience politique s'est évanouie. Les metteurs en scène savent n'avoir pas besoin de transformer un public qui pense et sent comme eux. Le théâtre cherche alors sa vocation quelque part entre l'assemblée et le cortège de tête, entre une intensité scénique qui créerait des ruptures avec le monde dominant et un lieu rassembleur où l'on revivifie le sens du collectif. Nous vivons une tension entre un théâtre entendu comme un cri prolongé et un théâtre considéré comme assemblée du peuple. »

Festival d'Avignon, la Fabrica, les 8, 9, 11, 12 et 13 juillet.

A la rentrée, au Phénix de Valenciennes les 6 et 7 oct, Théâtre du Nord à Lille du 14 au 20 oct, du 17 nov au 22 déc à l'Odéon-Théâtre de l'Europe dans le cadre du Festival d'Automne. Suite de la tournée en France et en Europe au printemps 2019 et durant la saison suivante 19-20.

Par Jean-Pierre Thibaudat

<https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/080718/avignon-la-deflagration-julien-gosselin-don-delillo>

IDEES & DEBATS

art&culture

Don DeLillo le terrible

Road-théâtre ou road-movie ? A la Fabrica d'Avignon, Julien Gosselin nous plonge dans l'œuvre de Don DeLillo par la grâce d'un théâtre-cinéma radical et volcanique : mur d'images sur écrans mobiles, mur de son-techno élégiaque jouée en live -, mots projetés en rafales... Pour incarner les multiples personnages de trois romans de l'écrivain américain, « Joueurs », « Mao II », « Les Noms », les comédiens sont confinés derrière une cloison ou des tulles orangés. Filmés en direct dans ce beau décor-studio (signé Hubert Colas), ils n'apparaissent en chair et en os qu'au lointain, ou lors de rares incursions à l'avant-scène. Non, la vidéo ne tue pas le théâtre quand elle est si habilement maîtrisée et détournée... Elle devient un passeport pour l'impossible : représenter des œuvres-monde qui nous promènent de New York à Athènes, de Beyrouth à Aman, de bars en bureaux, de joutes intimes en scènes de foule. Gosselin se joue du temps, déploie avec un instinct sûr la narration fragmentée de Don DeLillo et ses échappées énigmatiques. Plusieurs fils incandescents se croisent dans cette éruption de théâtre et de littérature : le terrorisme qui, déjà dans les années 1970, horrifie et obsède ; l'amour qui se délite ; la quête de sens d'une société hystérisée ; la folle ambiguïté du langage... Dans « Joueurs », un jeune loup de Wall Street fraye avec un groupuscule violent d'extrême gauche. Dans

THÉÂTRE

Joueurs, Mao II, Les Noms

d'après Don DeLillo
MS Julien Gosselin
Festival d'Avignon,
la Fabrica (04 90 14 14 14),
du 7 au 13 juillet,
à 15 heures. Dix heures
avec pause. Puis tournée.

« Mao II », le terrorisme a remplacé les écrivains dans leur travail de subversion au grand dam d'un auteur reclus, en panne d'inspiration. Dans « Les Noms », une secte se livre à des sacrifices humains, dictés simplement par l'alphabet, tandis que des hommes d'affaires placent leurs pions d'un

pays l'autre... Ce maelstrom existentiel ne serait rien sans l'implication de la troupe qui n'a plus rien à apprendre du jeu d'acteur après la double expérience des « Particules élémentaires » et de « 2666 ». Les treize comédiens gravissent la montagne DeLillo en alpinistes aguerris.

Justesse sans faille

Dix heures durant, ils disent le monde anxieux et désespéré du moraliste américain avec une ardeur et une justesse sans faille. Dommage que Julien Gosselin ait visiblement eu un peu de mal à finir sa fresque à temps pour Avignon : la fin (pratiquement sans vidéo), composée d'un long monologue aussi poétique qu'hermétique et d'un épilogue superflu (l'éclatement du langage conté par un enfant sur fond de danses frénétiques) fait nettement retomber la tension à un moment où le spectateur est gagné par la fatigue. C'est le seul bémol d'un travail visionnaire qui en dit plus long que tous les experts géopolitiques sur la violence et l'effroi qui minent notre planète. — **Ph. C.**

Culture & Savoirs

AVIGNON

Don DeLillo, ce rêve fou d'une solitude au monde

Julien Gosselin adapte pas moins de trois romans de l'écrivain américain. *Joueurs*, *Mao II* et *les Noms*. Une aventure épique de près de onze heures.



6 - 24 juillet

Avignon (Vaucluse),
envoyée spéciale.

On connaît le goût de Gosselin pour la littérature. Révélé au grand public avec son adaptation magistrale des *Particules élémentaires*, de Houellebecq, en 2013 au Festival d'Avignon, celle tout aussi fulgurante de *2666*, de Roberto Bolano, en 2016, il récidive et adapte cette fois-ci trois romans de l'écrivain états-unien Don DeLillo.

Trois récits entremêlés, enchevêtrés, dont le fil conducteur pourrait être l'impossibilité de renoncer au monde, au chaos du monde, même – et surtout – quand on s'appelle Don DeLillo, que le succès cogne à votre porte et que vous le fuyez comme la peste. Avare de mots, DeLillo fuit les entretiens, en accorde au compte-gouttes, selon son humeur. Tout est dans ses livres. Tout est écrit, couché noir sur blanc. À quoi bon répondre aux journalistes ? Répondre pour se répandre, il s'y refuse. Il y a toujours un double de l'écrivain dans ses romans, un autoportrait en filigrane, quel que soit son nom d'emprunt à la fiction.

**L'intime et l'universel,
l'amour et le désamour**

Don DeLillo fuit la première couche ter-

restre pour s'intéresser au permafrost, là où le moindre écart climato-géopolitique modifie le cours du monde; là où la violence contenue provoque des éruptions guerrières. C'est ce bouillonnement, ces mouvements épileptiques d'avant et après la catastrophe qui ont séduit Gosselin. Comment l'ennui, le doute, la peur peuvent modifier le destin des hommes et le cours de l'Histoire ? Il est à la fois question d'intime et d'universel. D'amour, de désamour et de révolution culturelle, de terrorisme, de Beyrouth sous les bombes, de l'alphabet originel, de la secte Moon, de Wall Street... Il fut un temps où la Terre était bleue comme une orange. Elle est désormais rouge sang et le sang se répand jusque dans les déserts, dans ces zones arides où les vestiges d'avant le commencement de l'Histoire sont engloutis. De l'assassinat de Kennedy à l'aube de l'an 2000, se dessine une mappemonde trouée de guerres sismiques, systémiques. L'Histoire ne se répète pas, mais elle n'en finit pas de s'écrire, de révéler des seigneurs de guerre assoiffés de sang et de dollars. Et Julien Gosselin met en scène cette vision apocalyptique et humaine, si humaine en occupant tous les coins et recoins du plateau, en filmant et projetant sur un écran géant ce théâtre in vivo dans lequel ses acteurs se démènent à un rythme effréné, cernés de près par des caméras qui les tra-

quent tandis que les musiciens jouent frénétiquement. Dans cette scénographie imaginée par Hubert Colas, le monde est tour à tour aquarium derrière lequel se retranchent les acteurs, un plateau désertique que les lumières de Nicolas Joubert à dominante orange seventies éclairent subtilement. On est admiratif devant cette capacité à convoquer le monde, la vision du monde d'un écrivain dont l'observation rime avec prémonition. Le monde d'aujourd'hui, celui de ce siècle dont l'effondrement des Twin Towers scelle le destin. Les acteurs courent, à perdre haleine, à bout de souffle, illusion d'optique, passe Anne Wiazemsky, « la Chinoise » de Godard, qui dégaine aussi vite son *Petit Livre rouge* que son AK. Beyrouth est alors l'épicentre du monde. Les Bourses s'enflamment. Les VRP de l'économie américaine noient leur ennui dans des hôtels en zone de guerre. Les affaires vont bon train. Faire du fric ou la révolution ? Retour à Beyrouth, où les groupes armés font commerce d'otages contre rançon. Un type fuit dans le désert à la recherche de l'alphabet utilisé par une secte pour abattre des pauvres hères. Les alphabets brouillent le sens, cryptent la compréhension du monde. Comme les « news » à jets continus tuent l'information. Pour DeLillo, les hommes « *parlent en langue* ». Son écriture fragmentée, éclatée, impulse le tempo au spectacle. À la fin, les acteurs se lancent dans une transe où les corps éructent en onomatopées. Durant onze heures, ils n'ont pas quitté le plateau. Sans interruption, ils ont joué jusqu'à plus soif, jusqu'à épuisement. Du désordre naît l'ordre. Pas si sûr...

MARIE-JOSÉ SIRACH

À la Fabrica, jusqu'au 13 juillet. Tournée à partir d'octobre : Valenciennes, Lille, l'Odéon, Hambourg, Annecy, Saint-Quentin-en-Yvelines, Vélizy, Anvers, Brest, Rennes, Amsterdam.

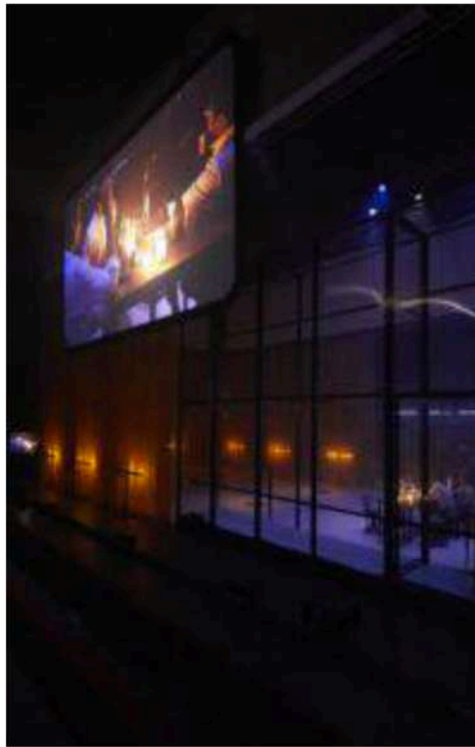


photo Christophe Raynaud de Lage

De New-York à Beyrouth, de Toronto à Athènes, des années 1970 aux années 1990, c'est tout un pan du monde que Don DeLillo convoque, scrute et ausculte dans ses trois romans. Apparemment distincts, adaptés en trois parties autonomes, ils trouvent grâce à la fulgurance intellectuelle de Julien Gosselin une incroyable cohérence, celle d'une histoire du terrorisme dans ce qu'il a de plus intime. Telles les pièces d'un même symbole qui attendent d'être unifiées pour délivrer leur pouvoir, les intrigues s'entremêlent brique par brique, fragment de vie par fragment de vie, jusqu'à former **une fresque théâtralement renversante**.

A chaque fois, le rapprochement avec les mouvements terroristes, qu'ils soient politiques, religieux ou sectaires, est le fruit d'une déréliction personnelle, d'un futur obéré par des tourments intimes. Dans *Joueurs*, c'est l'ennui du couple qui propulse un trader new-yorkais d'une radicalité à l'autre, du libéralisme financier à tous crins à la lutte armée d'un groupe d'extrême-gauche ; dans *Mao II*, c'est le manque d'inspiration d'un écrivain, stimulé par l'autarcie, qui le pousse à devenir l'otage consentant d'une mouvance terroriste moyen-orientale ; dans *Les Noms*, c'est la déperdition intime d'un homme esseulé qui le conduit sur les traces d'une secte violente sacrifiant ses victimes en fonction de leurs initiales, sur l'autel d'un culte voué à l'alphabet. A l'instar de la société médiatique qui est tout aussi friande de son côté événementiel, et encourage par là même le monstre qu'elle combat, le terrorisme exerce sur chacun des personnages une forme de fascination. Elle leur fournit une énergie vitale que leur vie trop plate, trop morne, trop terne n'était plus en mesure de leur offrir. Tel le relais d'une existence qui s'était égarée dans des carrières, des fêtes et des dîners devenus sans saveur.

Comme pour mieux pénétrer au cœur de leur psyché, **Julien Gosselin pousse, encore davantage que dans 2666, les feux de l'utilisation de la vidéo**. Quasiment omniprésente, exception faite de la dernière heure radicalement théâtrale, dirigée d'une main de maître par **Jérémy Bernaert** et **Pierre Martin**, elle transforme le spectacle en un immense tourbillon visuel, où la musique électro live de **Rémi Alexandre**, **Guillaume Bachelé** et **Maxence Vandeveld** fait office de catalyseur d'expérience.

Dans une esthétique léchée que **Jean-Luc Godard** ne renierait pas, nourrie aux gimmicks anciens – les plus fidèles spectateurs de Gosselin pourront reconnaître certains leitmotifs, notamment typographiques, de ses précédents spectacles – elle s’auto-renouvelle en même temps qu’elle se génère et opère des ruptures formelles qui en font toute la saveur et la dynamique. Une audace que seul le génie scénographique d’**Hubert Colas** était en mesure de soutenir. Entièrement modulable, conçu comme un ensemble vertical tout de verre et de rideaux vêtu, son espace scénique protéiforme subjugue par son souci du détail. Allié à la précision des costumes de Caroline Tavernier, il transporte d’un bout à l’autre du globe grâce à des accessoires immédiatement identifiables qui agissent comme autant de solutions dramaturgiques.

Dans ce magnifique écrin, portés par la langue de Don DeLillo – que Julien Gosselin se plaît à magnifier en l’inscrivant parfois en surtitres – les comédiens de la compagnie *Si vous pouviez lécher mon cœur* s’imposent, une nouvelle fois, comme le pilier central de ce spectacle. D’époque en d’époque, de lieu en lieu, de rôle en rôle, ils se fondent avec une imperturbable aisance dans la peau de chacun de leurs personnages et jouent avec la caméra comme un précieux allié, ami-ennemi qui ne leur accorde aucun droit à l’erreur. Loin de s’en servir comme d’un vulgaire cache-misère, ils l’utilisent comme un outil au service de leur performance, dont ils savent aussi se passer pour occuper, en solitaire, un plateau à nu, comme l’ultime tableau du spectacle le prouve. Plongée dans la pensée métaphysique, un brin hermétique, de Don DeLillo, il donne à voir une compagnie réunie qui, à bout de forces, mène une bataille contre un langage fuyant, se dérochant à mesure qu’ils l’utilisent. Comme un adieu en forme d’apothéose.

Vincent Bouquet

Source : <https://sceneweb.fr/joueurs-mao-ii-les-noms-la-lecture-croisee-doeuvres-de-don-delillo-par-julien-gosselin/>

Theatre Avignon festival

★★★★★

Various venues, Avignon

Until 24 July

This year's Avignon festival foregrounds otherness, injustice and economic violence, themes taken up with brio by three of the opening shows - which also question the role of theatre itself.

Actor-director Thomas Jolly's vast and spectacular *Thyestes* fills the Papal Palace's daunting Cour d'Honneur stage with monumental sculpture, sci-fi effects and several moments of delicate grace. The chorus (delivered as a thunderous rap about good governance) went - on opening night - straight into the ears of former president François Hollande and current culture minister Françoise Nyssen: speaking truth to power can hardly be more direct. Seneca's text is a grim steamroller of filial cannibalism and creates a sense of imprisonment and hopelessness. Jolly ends by projecting a quote from another Seneca work, *On Anger*, on to the palace walls: "One thing alone can bring back peace: a treaty of mutual indulgence." (The work's alternative message? "Be nice, don't feed your brother his children.")

Milo Rau's more subtle and engaging *La Reprise* explores a real crime, the horrific murder of a young gay man in Liège in 2012. Rau often unpicks atrocities, even engaging the actual protagonists, as in his extraordinary film *The Congo Tribunal*, also shown in the festival. He builds up gently and warmly, introducing his actors, presenting documentary material and research around the case, developed with the perpetrators and the parents of the

victim. Live film is used to create both intimacy and distance during the early stages of the crime, but the final brutality is shown on stage.

His approach is clinical and allows the audience multiple points of entry into the drama, occasionally confounding us with conflicting messages (such as the blood-soaked

victim, left to die naked on a freezing night, singing Purcell's *Cold Song* while the credits roll on the screen behind him). It is an extraordinarily mature, crystalline, engaging and compelling piece of theatre, and heralds Rau's new *Ghent Manifesto* of performance (which sets out rules including the use of multiple

The chorus delivered a thunderous rap about governance straight into the ears of Françoise Hollande

languages, cheap sets and amateur performers). The acting is exceptional.

Julien Gosselin's mighty adaptation of three Don DeLillo novels weighs in at 10 hours with no break, creating a trance-like state of profound concentration

and engagement in myriad stories and characters. Shown almost entirely as live film - often with the actors hidden - it perfectly captures the sprawling nature of the source texts, and adds bespoke elements, such as an ecstatic, naked final dance. The first part, *The Players*, is punchy, claustrophobic, loud and fast, following a 1970s New York trader in his descent into thrill-seeking terrorism with a Maoist cell. *Mao II* is quiet, black and white and intimate, following a reclusive author's secret, sacrificial quest to save a colleague kidnapped in 1980s Beirut. *The Names* also deals

with terror, by an obscure cult murdering at random by alphabet, against the 1970s backdrop of western plundering of Middle East resources.

All aspects of Gosselin's show - acting, film, dramaturgy, polymorphous scenery and live music - are superb. Among dozens of standout moments, one involves characters running from the set, pursued by the camera, out of the theatre into the hot sun to make love on the scorched grass surrounded by south Avignon's housing estates.

Andrew Todd



Escena del montaje *Joueurs, Mao II, Les noms*, dirigida por Julien Gosselin, que se ha representado en el certámen. / CHRISTOPHE DE LAGE

Julien Gosselin disecciona la violencia contemporánea

El director sorprende en el **Festival de Aviñón** con una obra de 10 horas de duración basada en tres textos de Don DeLillo

ÁLEX VICENTE. **Aviñón**
La obra dura 10 horas, sin entreactos y sin analgésicos. Es la apuesta del director Julien Gosselin, joven prodigio del teatro francés, que ha vuelto a zanzandear el Festival de Aviñón con una adaptación de tres textos de Don DeLillo: *Jugadores* (1977), *Los nombres* (1982) y *Mao II* (1991). Al recorrer esas tres obras, Gosselin distinguió un *leit motiv* indiscutible: la aparición del terrorismo durante el paso a la era posmoderna, nueva expresión de la violencia sanguinaria que ha marcado todas las épocas históricas. En la primera parte, un aburrido bróker se une a un grupo armado de extrema izquierda. En la segunda, el trabajador de una multinacional, expatriado en Atenas, presencia muertes ejecutadas por una secta

que sigue un inexplicable método alfabético. En la tercera, un escritor de culto se marcha a Beirut para salvar a un poeta secuestrado por un grupo maoísta. A través de estas historias, el tándem formado por Gosselin y DeLillo disecciona los ismos de nuestro tiempo: capitalismo, neoliberalismo, cosmopolitismo y fanatismo.

El recorrido teatral de Gosselin está estrechamente ligado a Aviñón: su revelación tuvo lugar con una aplaudida adaptación de *Las partículas elementales*, de Michel Houellebecq, en 2013, cuando tenía 26 años. Regresó a Aviñón en 2016, al llevar al escenario las 1.200 páginas de 2666, de Roberto Bolaño, quimérica iniciativa que se saldó con otra merecida ovación. Su tercera adaptación literaria se ha llevado aplausos

más comedidos, tal vez por lo descomunal que resulta un proyecto en el que el tiempo del teatro se alinea con el de la vida. Por ello, parece inevitable enfrentarse a momentos de confusión, aburrimiento e imperfección.

Gosselin experimenta con un teatro donde la narración lineal y las explicaciones cartesianas brillan por su ausencia. "Mi sueño es abrir un lugar al público en el que sea acogido por una serie de formas artísticas en el que se pueda sumergir, sin esperar un principio ni un final", señala el director. "Relatar ficciones no me interesa demasiado. Lo que me guía es el trabajo con la materia poética". La mayor parte de la obra se contempla a través de las distintas pantallas que presiden el escenario, que retransmiten en tiempo

Maratones escénicos

Aviñón lleva décadas programando obras de duración descomunal. Las maratones de teatro son el deporte oficial por lo menos desde los ochenta, cuando Peter Brook y Jean-Claude Carrière triunfaron con su *Mahabharata*, que duraba más de 10 horas.

En 1995, el actual responsable del festival, Olivier Py, superó esa plusmarca con *La servante*, de 24 horas en total. En 2009, el libanés Wajdi Mouawad alcanzó las 11 horas con una trilogía formada por tres de sus obras, *Litoral*, *Incendios* y *Bosques*, en el Palacio de los Papis.

Por su parte, el francés Thomas Jolly maravilló en 2014 con una puesta en escena del *Enrique VI*, de Shakespeare, de 18 horas de duración y muy influida por el lenguaje televisivo.

real las escenas interpretadas por los actores al otro lado de una pared de madera. Esta peculiar puesta en escena, reprobada por algunos críticos, tiene el mérito de recordar que la mayor parte de la cotidianidad moderna transcurre frente a una pantalla, convertida en interfaz que separa al usuario de la realidad. El teatro no deja de formar parte de ella.

Tendencia a lo lóbrego

El otro protagonista de la primera mitad del festival, que concluirá el 24 de julio, ha sido Thomas Jolly, otro mimado de la escena francesa. A sus 36 años, ha regresado a Aviñón por la puerta grande, ocupando el Palacio de los Papis de la ciudad francesa con la obra inaugural: una adaptación del *Tiestes* de Séneca de una extrema violencia, en una edición que se ha distinguido, hasta el momento, por su oscuridad en cuanto a forma y a fondo. La obra, una de las menos conocidas y representadas del autor clásico, relata la venganza de Atreo, rey de Argos, sobre su hermano Tiestes, que le robó a su esposa y al cordeiro de oro que simbolizaba a su trono. Jolly escogió esta historia de infanticidio y antropofagia para referirse a una actualidad en que "la barbarie está al orden del día y dictadores como Bachar el Assad asesinan a los niños de sus países", mientras otros mueren cruzando el mar ante una relativa indiferencia pública.

A esa tendencia general a lo lóbrego se ha sumado también el suizo Milo Rau con *La reprise*, inspirada en un crimen homófilo acontecido en Lieja en 2012. Convertido en personaje central del teatro europeo, Rau es un instigador de nuevos dogmas teatrales, como refleja su *Manifiesto de Gante*, que publicó en mayo al ser nombrado director artístico del teatro nacional de esa ciudad. El primer punto de su decálogo dice así: "No se trata de representar el mundo. Se trata de cambiarlo". El noveno reza: "Al menos una producción por temporada debe ser ensayada o presentada en una zona de conflicto o guerra, sin ninguna infraestructura cultural". Sus preceptos parecen haberse infiltrado en un festival que recuerda que la tragedia es la misma desde los tiempos de Séneca, aunque cuente con nuevas víctimas y verdugos.

Le triathlon infernal de Julien Gosselin

SPECTACLE A Avignon, l'artiste français, 31 ans, parachute sa bande d'acteurs dans trois romans fascinants de Don DeLillo. Dix heures d'étreintes, d'explosions et d'amour fou de la littérature sur les ruines du rêve américain

ALEXANDRE DEMIDOFF, AVIGNON

► @alexandredmff

Dans son petit sac d'athlète des salles, on a prévu des abricots. Et trois bouteilles d'eau de 50 centilitres. A l'entrée de la Fabrica, on a repéré le bar à café. On pressent les coups de mou et les relances nécessaires. De quoi parle-t-on? Pas de l'Ultra-Trail du Mont-Blanc. Mais du plus sportif des spectacles à l'affiche du Festival d'Avignon, dix heures sans entracte. Son auteur? Julien Gosselin, 31 ans, et un goût des sagas politico-fictives qui le distingue.

Sur les gradins, 500 spectateurs, beaucoup de jeunes, pas forcément tous entraînés. Il est 15 heures. Dans 50 secondes, on plongera dans le cauchemar américain, celui que le romancier Don DeLillo décrit dans *Joueurs*, *Mao II* et *Les noms*, publiés entre la fin des années 1970 et le début des années 1980, trois dissections du mal-être d'un pays en proie à sa mauvaise conscience. Dans l'intervalle qui vous sépare de ce triptyque en forme de triathlon, on repense à *2666*, le récit-cathédrale du Chilien Roberto Bolaño, adapté ici même par Julien Gosselin il y a deux ans. Cela durait huit heures et on en ressortait électrique, comme après un voyage en sous-marin dans un repaire de squales.

Le punch d'une série

Mais voici que le film vous happe, avec ses gros plans, ses violons et ses synthés de série télé, son parfum de stupre. Julien Gosselin a conçu le pre-

A un moment, Lyle ouvre une porte et se retrouve en face du public, hors de sa bulle spéculative, dans la «vraie vie»

mier étage de son enfer caméra au poing: tout est filmé en direct. Sur un grand écran au centre de la scène, flanqué de part et d'autre de deux plus petits, une hôtesse de l'air a annoncé le programme: «Un spectacle de gens ridicules qui font des choses affreuses.»

Ces personnages sont a priori ordinaires. Voyez Lyle, trader à Wall Street, élastique avec son physique à la Emmanuel Macron, et son épouse Pammy. Ce sont deux ambitieux dans l'Amérique de Richard Nixon, deux assoiffés de réussite, de sexe, de sensations surtout. On le découvre, lui, à la corbeille, dans la fièvre du Dow Jones, blanc-bec et attrape-cœur à la fois. Dans leur appartement à présent, ils jouent un remake de *La chevauchée fantastique* sur le canapé. Dans un moment, deux amis gays, fêtards, viendront refaire le monde avec eux. Ces survoltés, tendance trompe-la-mort, sont les *Joueurs* de Don DeLillo.

La loi du désir

Changement de plan et coup de feu. Un collègue de Lyle est descendu à la corbeille, victime d'une organisation révolutionnaire, maoïste sans doute. Surprise, Lyle rejoindra ce réseau, aspiré par une Marilyn aussi déterminée que mélancolique. Tout cela est saisi en direct par un caméraman, derrière les panneaux qui masquent encore la scène. A un moment, Lyle ouvre

une porte et se retrouve en face du public, hors de sa bulle spéculative, dans la «vraie vie», en rebord de fiction. C'est ce qu'on appelle en narratologie une «métalepse»: le personnage sort de son cadre.

Tout cela pour dire que Julien Gosselin maîtrise les codes de son récit, qu'il sait faire fructifier les bonnes ficelles des séries, qu'il a le rythme dans les veines et des obsessions qui l'honorent. Sa saga a des trous d'air, comment y échapper? Il n'est pas sûr non plus qu'elle soit aussi forte que *2666*, qui avait l'avantage de l'unité de matière. On peut aussi estimer qu'on a déjà éprouvé le sortilège de ce mélange des genres, le plaisir d'être dupé par un feu d'artifice continu.

Mais Julien Gosselin creuse depuis *Les particules élémentaires* d'après Houellebecq, au Théâtre de Vidy en 2015, son sillon: il réfléchit au ressort de nos lâchetés et de nos indifférences, à la nature des engagements de sa génération, à la possibilité de changer le monde, de penser encore la révolution et ses armes.

Julien Gosselin réfléchit au ressort de nos lâchetés, à la nature des engagements de sa génération, à la possibilité de changer le monde

Dans *Mao II*, un écrivain ermite à la façon de J.D. Salinger, joué par le pénétrant Frédéric



À VOIR

«**Joueurs, Mao II, Les noms**»
Festival d'Avignon, jusqu'au 13 juillet; puis à Paris, au Théâtre de l'Odéon, du 17 novembre au 22 décembre.
www.festival-avignon.com.

Julien Gosselin filme ses acteurs en direct, histoire de recadrer une action projetée sur écran. (CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE/HANS LUCAS)

Leidgens, accepte d'être photographié chez lui par une jeune femme qui s'est fixé comme objectif d'immortaliser tous les poètes de la planète. Parce qu'on ne les entend plus. Elle dit: «J'ai carrément une maladie qui s'appelle l'écrivain.»

Une bonne perche pour regarder vers le haut

Julien Gosselin transmet ce virus-là, l'amour de ces champs de signes qui donnent au fildefériste qui vit en chacun un peu d'équilibre. Une bonne perche pour ne pas chuter et pour regarder vers le haut. Tout cela vous agite sur le coup de 2h du matin, tandis que le mistral fouette.

On vient de vivre un triathlon dramatique – on s'est ravitaillé au bar comme tout le monde. On a nagé en eaux sales, celles des batailles de l'ombre. On a couru au bord du vide, celui d'un modèle qui, selon Don DeLillo, cannibalise ses protagonistes. On a pédalé en état second dans la dernière heure. On a surtout admiré une équipe d'acteurs en surchauffe permanente, mais résistant à tout, c'est-à-dire formidables. ■

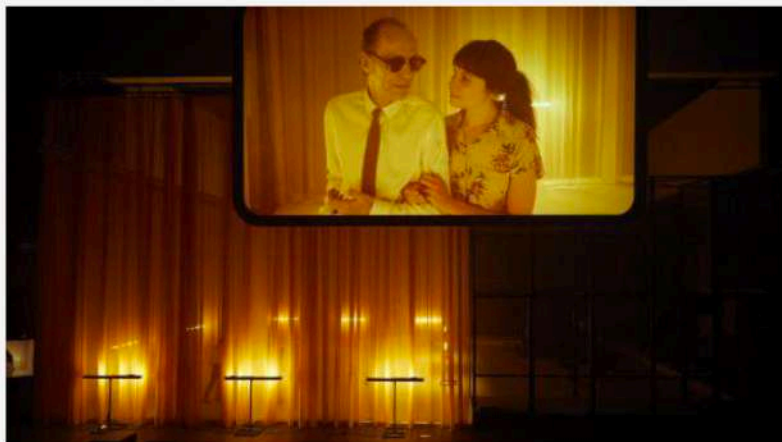
Theaterfestival in Avignon Julien Gosselin inszeniert gewaltiges Epochenkunstwerk



In einer der Handlung vorangestellten Filmsequenz mit Dokumentarfilmaufnahmen aus dem New York vergangener Jahrzehnte ist immer wieder der Doppelturm des World Trade Centers zu sehen, eine historische Stadtmarke, die die Zeitenrechnung vor und nach dem 11. September 2001 kennzeichnet und als Symbol auf die wirklichkeitsverändernde Macht des Terrorismus verweist. In DeLillos Romans "Die Spieler" von 1977 ist Pammy im World Trade Center tätig, ihr Juppie-Freund Lyle arbeitet als Händler an der Börse. Beide sind wohlstandsbeschädigt, beziehungs müde, blasiert und zynisch und vertreiben sich die Zeit mit Seitensprüngen und aufgedrehtem Geplauder mit Kollegen und Freunden.

70er Jahre Design, wohin das Auge blickt

Braune, groß gemusterte Teppiche, ein orangefarbenes Telefon mit Wählscheibe, ein Receiver im Retrodesign und andere Objekte verorten das Geschehen in den 70er-Jahren, bis Lyle an seinem Arbeitsplatz Zeuge eines Anschlags wird, dem sein Chef George Sedbauer zum Opfer fällt. All das sieht der Zuschauer im ersten Teil eines zehnstündigen Bildertheaters auf einer großen Leinwand, deren ungemein sauber gearbeitete Bilder an John Cassavetes, David Lynch oder Jim Jarmusch erinnern. Später öffnet sich die Vorderwand und diverse Innenräume werden sichtbar, für das mittlerweile bekannte Zusammenwirken von physischem Spiel und filmischer Dopplung.



Eine Szene aus Julien Gosselins "**MaoII**, Joueurs, Les Noms" beim **FestivalD'Avignon** 2018

(Festival **d'Avignon** / Christophe Raynaud de Lage / Hans Lucas)

In Gosselins Gesamtkunstwerk aus Schrifteinblendungen, Film, Musik, Theater geht es anhand der drei Romane Don DeLillos aus den Jahren 1977 bis 1991 nur oberflächlich um das immer wieder auftauchende Motiv der Terrorismus, vom abendländischen Linksterrorismus in der Folge des Vietnamkriegs bis zu Anschlägen im Nahen Osten. Auch wenn die Terrorzelle, mit der der Börsianer Lyle aus Langeweile und infolge einer amourösen Verstrickung in Kontakt kommt, in der einzigen ironisch gebrochenen Szene der langen Aufführung mit Holzmaschinengewehren schwenkt, bevor auf der Vorderbühne die Zugabteilszene aus Jean-Luc Godards Revoluzzerfilm "La Chinoise", nunmehr theatral, nachgespielt wird.

Überwältigungstheater in zehnstündiger Länge

Naives Revolutionsgerede von der Klassenkultur, für solch schematisches Denken hat der 31-jährige Julien Gosselin nur Ironie parat. Alles andere allerdings wird bravourös gespielt und grandios ins Bild gesetzt: Die Frustration der Körper im uneinlösbaren Glücksversprechen der modernen Welt, die wachsende Gewalt in der von Geld beherrschten Zivilisation, die Not des alternden Schriftstellers mit der Macht und den Grenzen der Sprache, die vergeblichen Versuche, sich selbst zu entkommen, wie bei Börsenhändler Lyle, Versicherungsmathematiker Axton, oder wie die aus der modernen Zivilisation ausbrechenden Alter Egos von Don DeLillo alle heißen.

Hier wird einmal nicht mit fadenscheiniger Ästhetik eine phrasenhafte Botschaft illustriert. Hier entfalten ganze Schichten künstlerischer Präzision ein szenisches Eigenleben, das für die schnelle politische Mitteilung nicht taugt. In Gosselins melancholischem Blick auf die Geschichte der 1970er bis 90er-Jahre gibt es immer wieder Inseln der Behutsamkeit, Momente tiefer Nachdenklichkeit nach theatererschütterndem Lärm. Es ist und will sein: Überwältigungstheater, ist suchtbildend, könnte immer weiter gehen bis zur Erschöpfung, da mit jeder neuen Figur eine weitere Farbe ins Spiel kommt, eine weitere Variante von menschlicher Überlebensstrategie. Am Berührendsten in diesem Triptychon ist der von schwarz-weiß Videobildern begleitete Mittelteil "**MaoII**", in dem sich der vom wunderbaren Frédéric Leidgens verkörperte Schriftsteller Bill Gray, die Frage stellt, ob die Literatur die Imagination der Welt am Ende des 20. Jahrhunderts nicht längst an die Terroristen abgegeben hat. Die überfallen jetzt das Bewusstsein und nicht mehr die Literaten. Und während Gray über sein Verschwinden nachdenkt, darf den menschencheuen alten Mann eine Fotografin verewigen.

Drei Romane werden zum Epochenkunstwerk

Gosselin fahndet mit DeLillo nach der Stofflichkeit der Schriftzeichen, ihren geheimnisvollen Binnenbeziehungen, ihren verborgenen Verhältnissen mit Bildern und Ansichten. Aber der Bilderregisseur kann am Ende doch nicht umhin, nunmehr auf leerer, karger Bühne ohne jedes weitere Bildwerk zu enden: Mit Leidgens als DeLillo und seinem Versuch, eine nächtliche Erfahrung in Worte zu fassen. Julien Gosselin und seiner Truppe ist nach Bolaños "2666" erneut ein gewaltiges Epochenkunstwerk gelungen.